

ALLOCUTION

de M. ERNEST NAVILLE

Président d'honneur.

Dans le premier Congrès international de philosophie, réuni à Paris le 1^{er} août 1900, M. Boutroux rappelait à ses auditeurs, que les sciences particulières, et même celles qu'on peut nommer philosophiques, sont « les assises de la philosophie », mais ne peuvent pas constituer la philosophie elle-même. Dans une lecture à l'assemblée générale des professeurs de l'Université de Paris, le 23 janvier de la présente année, il précisait sa pensée par la définition suivante : « La philosophie est l'effort de l'esprit vers l'unité et l'harmonie dans la vie spéculative et pratique de l'humanité. » Je profite du privilège de pouvoir vous adresser aujourd'hui la parole pour développer cette définition et en indiquer les conséquences. Les nombreuses années qui pèsent sur ma tête me rendent incapable de prendre une part active à vos travaux. Il m'est agréable de pouvoir au moins, en fixant votre attention sur des paroles émises par le président du Congrès de 1900, établir un lien direct entre ce Congrès et celui qui nous réunit aujourd'hui.

L'effort vers l'unité est un des caractères essentiels de la raison. Il se produit et se fortifie dans la mesure où la raison prend conscience d'elle-même. Cet effort se manifeste dans toutes les sciences ; il se montre aujourd'hui avec éclat dans les travaux des chimistes, des physiciens, des naturalistes et des psychologues. Certains chimistes espèrent qu'on arrivera à constater que les corps tenus pour simples sont les produits divers d'une matière une, et des expériences récentes semblent justifier leur espérance. Quel effort vers l'unité en histoire naturelle dans les théories qui ramènent à une même origine toute la faune ou toute la flore, ou (c'est le comble de la hardiesse)

tous les organismes vivants ! Quel effort de certains psychologues pour identifier les phénomènes psychiques et les mouvements de la substance cérébrale ! L'histoire montre que la recherche de l'unité, raisonnée ou instinctive, est la source féconde des progrès des sciences ; mais elle montre aussi que chercher l'unité trop vite et trop bas est la cause des plus grandes erreurs de la pensée spéculative.

L'unité que cherchent les sciences particulières est celle de leur objet spécial. La philosophie a une matière générale. Elle se pose en présence de la totalité des faits que nous pouvons connaître ; mais si sa *matière* est absolument générale, si elle est l'étude du problème universel, son *objet* est nettement déterminé. Elle cherche un principe dont l'unité satisfasse la raison, et à partir duquel elle puisse essayer de construire ce que M. Fouillée appelle justement une *synthèse de l'univers*, ce que mon ami Charles Secrétan (je regrette que ce ne soit pas lui qui occupe aujourd'hui la place où je me trouve) appelle de même *l'intelligence de l'univers*. L'univers, mot précieux qui, quelle que soit son origine, peut servir à rappeler que nous désignons la totalité des choses par un mot qui indique que cette totalité est tournée vers l'unité.

Toute l'histoire du développement de la pensée humaine justifie cette idée de la philosophie. Quel est le caractère le plus général des spéculations de l'Inde ancienne ? L'affirmation de l'unité poussée à ses dernières limites. Quel est le caractère des premiers essais de la philosophie en Grèce ? Qu'ont fait Thalès, Anaximènes, Héraclite, ces ancêtres des transformistes modernes ? Qu'ont fait les Pythagoriciens, ces lointains précurseurs de la physique mathématique ? Tous ces penseurs, dans des directions différentes et avec des pensées de valeur inégale, ont construit, dans leur effort vers l'unité, des synthèses hardies. Ces synthèses étaient prématurées et insuffisantes parce qu'il leur manquait une base sérieuse d'observation et d'analyse.

Pendant la période de sécheresse que nous venons de traverser j'ai vu des arbres perdre leurs feuilles avant l'automne, des plantes se courber vers la terre, la verdure des prés se changer en un jaune attristant le regard, des bergers prévoyant le dépérissement des animaux confiés à leur soin, et voici l'idée que ce spectacle a éveillé dans mon esprit : C'est dans une saison pareille à celle-ci, que Thalès a pu concevoir son système. Sans l'eau, plantes, animaux, l'homme compris, cheminent vers la mort. L'eau est donc une des conditions de la vie : voilà une base d'observation juste ; le vieux sage de Milet en conclut que l'eau est le principe universel. De même Pythagore,

avec le regard du génie, a vu la grande place que la mesure, le nombre, occupent dans la nature ; il enseigne à ses disciples que le nombre est le principe de l'univers. Tel est le caractère général des synthèses prématurées de la philosophie avant Socrate.

Chercher une explication de l'univers est une entreprise hardie, un idéal très haut. Le sentiment de la distance qui les en sépare toujours, même lorsqu'ils croient en avoir approché, devrait rendre les philosophes modestes. . . . ils ne le sont pas toujours.

Par la recherche de l'unité, toute philosophie affirmative est un monisme. Il ne faut pas permettre aux partisans d'un système d'accaparer induement au profit de leur doctrine un nom général qui aura toujours du prestige pour les esprits philosophiques. Le monisme est un genre dont les systèmes sont des espèces. Toute philosophie affirmative, je le répète, est un monisme en acte, ou en puissance. En acte, si l'unité première est pleinement affirmée, en puissance, dans les doctrines qui, sans affirmer pleinement cette unité, font un effort manifeste pour l'atteindre, ou pour s'en approcher. C'est ainsi que Platon et Aristote, par exemple, font un grand effort vers l'unité, mais sans réussir à se défaire tout à fait du dualisme d'Anaxagore.

La philosophie, selon la définition de M. Boutroux, cherche l'unité et l'harmonie dans la vie spéculative et pratique de l'humanité. Il est utile de rappeler, de nos jours, que la philosophie doit rechercher spécialement l'harmonie de ces deux fonctions de l'esprit : la spéculation et la pratique. Pour employer une expression à la mode aujourd'hui, il faut chercher des doctrines que l'on puisse vivre. Il existe cependant dans la pensée contemporaine un courant qui tend, non pas à rechercher l'harmonie de ces deux éléments de la vie, mais à proclamer leur divorce. On affirme que les doctrines conçues par l'intelligence ne sont pas des éléments essentiels de l'action. On affirme par exemple qu'on peut accepter la théorie du déterminisme absolu, et cependant continuer à vivre librement. Laissez-moi placer ici un souvenir personnel : Un Anglais, ancien officier de marine, qui m'honorait de ses confidences, avait été séduit par la doctrine de Spinoza. Un jour qu'il m'affirmait que tout est bien parce que tout est nécessaire, je lui dis : « Vous avez un fils qui est un excellent jeune homme. Supposons, ce que Dieu vous épargne, qu'il se pervertisse gravement, pouvez-vous m'affirmer que vous continuerez à penser que tout est bien ? » Nous étions ensemble à la promenade. Il s'arrêta, et, après être resté quelque temps, pensif et silencieux, il me répondit :

« Je n'aime pas penser à ces choses-là ». Il vivait à côté de sa doctrine. Il me semble que quelques-uns de nos contemporains font de même. Pour moi, Messieurs, je n'admets pas entre la pensée et l'action cette cloison étanche qui me paraît le produit d'une fausse psychologie. Une science qui laisse de côté la vie est la négation directe de cette universalité qui caractérise la philosophie, et, d'autre part, une vie qui ne cherche pas l'appui de doctrines propres à la diriger est une vie livrée aux impulsions souvent aveugles de la sensibilité, une vie dépourvue de raison.

Les résultats de toutes les sciences particulières forment la base de la philosophie, en lui fournissant les données dont elle doit partir, et elles sont aussi le moyen de contrôler la valeur de ses tentatives d'explications. La philosophie ne vaut que dans la mesure où elle reste d'accord avec les résultats des sciences particulières. Elle est bien, en un sens, la reine des sciences ; mais cette reine ne doit jamais oublier qu'elle est sur le trône d'une monarchie essentiellement constitutionnelle. Les sciences mathématiques, physiques et naturelles sont ses assises, de même que la psychologie, la logique et la morale qui ont le droit de porter le nom de sciences philosophiques, mais qui ne sont cependant que des sciences particulières.

Pourquoi y a-t-il des sciences particulières ? Parce que, tandis que la raison aspire à l'unité, l'expérience met la pensée en présence de la multiplicité et de la diversité des choses. La multiplicité des données expérimentales augmente dans la mesure où les sciences font des progrès. Combien le nombre des corps tenus pour simples s'est accru depuis ma jeunesse, et maintenant ce sont les rayons dont le nombre grandit. Après les rayons X ce sont les rayons N, puis les autres qui commencent à vibrer à l'horizon.

De ce double courant de la pensée dont l'un conduit vers l'unité du principe du monde et l'autre vers la multiplicité des existences expérimentalement constatées naît pour la philosophie un problème qui a été formulé ainsi par Aristote : « admettre la pluralité donnée, par les sens en même temps que l'unité conçue par la raison¹. » Tel est, Messieurs, le problème sur lequel je désire attirer votre attention. Pour vieux qu'il soit, il est aussi actuel aujourd'hui qu'il l'était à l'époque du précepteur d'Alexandre.

Ce problème, les positivistes déclarent l'esprit humain incapable de le résoudre et par conséquent lui interdisent de le poser. Il est

¹ *Métaphysique*. Livre I.

aussi nombre de savants, qui, sans faire profession de positivisme, ne veulent pas aborder des questions que quelques-uns qualifient de rêveries métaphysiques. Mais renoncer à poser le problème que je vous indique, c'est renoncer à la philosophie.

Si on accepte le problème, la question est de trouver un monisme qui ne soit pas exclusif de la multiplicité, c'est-à-dire qu'il faut trouver une détermination de l'unité qui renferme dans l'unité même du principe du monde l'idée de la multiplicité possible des existences. Sans cela on se trouve en présence de l'argumentation de Parménide : La raison affirme l'unité de l'être. Si l'être est un, d'où pourrait procéder le multiple ? Qu'y a-t-il en dehors de l'être ? Rien. On ne peut pas admettre que le non-être qui n'est rien produise la division de l'être. La raison ne trouve donc aucun moyen de comprendre l'origine du multiple. Ce que nous appelons le monde dans la diversité de ses existences n'est donc qu'une illusion. Après avoir fait ainsi la part de la raison, Parménide pour intéresser, j'allais dire pour amuser ses lecteurs, rédigea une théorie de l'illusion, dans ce qu'il appelle lui-même la trompeuse harmonie de ses vers.

J'ai étudié les diverses tentatives faites par la pensée spéculative pour fournir des solutions du problème posé par Aristote ; mais tout ce que je puis faire ici c'est de dire très brièvement quel a été pour moi le résultat de cette étude. Ce résultat est l'affirmation que la doctrine de la création, de la création au sens absolu du terme, est la seule qui offre une solution satisfaisante du problème. Cette doctrine considère le principe de l'univers comme un Esprit éternel dont le caractère spécifique est une causalité absolue. Cette causalité absolue est douée d'une absolue liberté, puisque toute limitation à sa liberté serait un dualisme contraire au monisme pur que cherche la philosophie. Cette cause absolue demeure transcendante dans son unité ; elle est immanente dans tous les êtres créés qui n'existent que par sa volonté même. Les corps et les esprits, la nature et l'humanité, l'harmonie qui relie les divers éléments de l'univers sont ramenés à l'unité par la considération de l'acte créateur. En déterminant le principe de l'univers comme un libre créateur on inclut donc dans cette détermination même l'idée possible de la multiplicité indéfinie des existences ; le problème est résolu. Je pense que tout monisme qui, pour affirmer l'unité de l'univers, ne remonte pas jusqu'à l'acte d'un créateur libre est un monisme faux.

Je ne méconnais pas les difficultés qu'offre à la pensée la doctrine de la création. L'idée de la volonté, caractère spécifique de l'esprit,

est prise en nous, dans la conscience de notre être propre. Mais la cause absolue crée son objet, tandis que notre volonté choisit entre des objets qui lui préexistent ; la cause absolue est libre absolument, tandis que notre liberté est extrêmement relative. La pensée d'un acte créateur absolu est un concept pur, un concept qui échappe à toute représentation. C'est pourquoi je ne m'étonne pas d'entendre Descartes parler de la sorte d'éblouissement qu'il éprouve quand la série de ses méditations le met en présence de cette pensée¹. J'accorde donc que la doctrine de la création a pour nous des côtés mystérieux, mais cela ne m'empêche pas d'admettre que cette doctrine est la seule qui offre une bonne solution du problème sur lequel j'ai attiré votre attention, parce que c'est la seule qui place par définition dans l'unité suprême l'origine possible de toute multiplicité.

L'auteur du « Bagewad-Gita » attribue au maître du monde cette parole ; « Un seul atome de moi a produit l'univers et je suis encore moi tout entier ». Mettez un seul *acte* au lieu d'un seul atome : vous aurez dans cette formule l'expression juste de la doctrine de la création ; mais elle n'avait pas ce sens pour son auteur.

« Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. » Ainsi débute le livre des Hébreux qui est devenu la première partie de la Bible des chrétiens. Je me garde bien de faire intervenir ici l'autorité d'un texte. J'ai trop longtemps étudié la question de la nature de la philosophie pour commettre une pareille bévue. La philosophie n'admet aucune autorité de cette nature. Je dirais volontiers qu'elle est *laïque* par essence, si on voulait bien conserver à ce mot sa signification légitime, et ne pas faire de *laïque* et de *sans religion* des termes synonymes. C'est là une perversion de la parole, une énorme confusion d'idées qui a les plus funestes conséquences. Mais il est deux autorités auxquelles la philosophie doit demeurer soumise si elle ne veut pas s'égarer : l'autorité de la raison et l'autorité de l'expérience. Ce sont ces deux autorités qu'il s'agit de concilier pour résoudre le problème de l'unité du principe du monde et la multiplicité des éléments dont le monde est composé. Or, pour la doctrine de la création qui me paraît seule bien résoudre le problème, voici quelle est ma pensée : Cette doctrine existe dans la tradition religieuse, mais la philosophie est fort loin d'en avoir bien compris la nature, sondé la profondeur, déduit toutes les conséquences. Il y a à faire à ce sujet de grands travaux. Je crois que le monde porte maintenant

¹ Conclusion de la troisième méditation.

dans son sein le germe d'une philosophie relativement nouvelle : le spiritualisme conséquent et complet, la philosophie de la volonté.

Il me semble entrevoir à l'horizon de la pensée quelques signes précurseurs de son épanouissement.

Messieurs ! Si vos pensées ne sont pas toutes d'accord avec la mienne au sujet du grand problème que je viens de vous rappeler, elles le seront, je pense, sur la conclusion que je tire de la parole placée au début de mon petit discours. Il importe, dans l'état actuel des sciences, de conserver et de développer l'effort de l'esprit vers l'unité et l'harmonie. La division du travail qui paraît l'une des conditions du développement de l'industrie, conduit à réduire les ouvriers à une spécialité de travail qui offre un danger grave : Faire tout le jour et tous les jours la même chose nuit au développement de l'intelligence. Il en est de même pour les sciences. Malgré la tendance à l'unité, les observations se sont tellement multipliées, les faits connus ou à connaître dans tous les ordres de recherches deviennent si nombreux que, sauf pour les génies encyclopédiques de la famille d'Aristote et de Leibnitz, spécialiser les recherches est le moyen d'arriver à faire quelque découverte. Se spécialiser trop est courir le risque de rétrécir son esprit. La généralité des études que réclame la philosophie est un préservatif contre ce danger. C'est pourquoi plus la spécialité des études devient nécessaire, plus une bonne culture philosophique le devient aussi. Pour moi, si j'en étais le maître, je placerais à la fin des études de tous les ordres, pour l'obtention de tous les diplômes supérieurs, un examen sérieux de philosophie. Je voudrais m'assurer ainsi que les théologiens ont gardé l'esprit ouvert sur tous les développements de l'esprit humain, que les juristes n'ont pas été totalement absorbés par l'étude des codes, que les médecins n'oublient pas que le corps, objet de leurs soins, n'est pas l'homme tout entier, que les ingénieurs ne sont pas disposés à prendre les hommes pour des machines, que les littérateurs et les artistes ne sont pas fascinés par les charmes du style et les beautés de la forme au point de perdre le souci de la vérité. La philosophie bien comprise, fondée sur la revue générale des résultats de toutes les sciences est un des éléments essentiels de la haute culture de l'esprit.

J'ai dit.
